

sible sans recourir à des moyens que la saine raison doit faire rejeter. Toute modification de tempérament exige un long temps : mais en outre elle peut nécessiter l'emploi de moyens qui dénatureraient la constitution et détruiraient la santé, circonstances dans lesquelles il vaut mieux ne rien faire. L'on conçoit combien est grande l'importance de cette distinction et de cette faculté de pouvoir modifier le tempérament, puisque, lorsqu'un individu a un tempérament qui peut offrir pour l'avenir quelque chance fâcheuse, il est possible de le changer par l'emploi bien ménagé des règles de l'hygiène; et lorsqu'un individu, jouissant d'un bon tempérament, est environné de circonstances qui peuvent l'altérer, on peut prévenir cette altération en le soustrayant à ces causes. Ces questions, d'une grande importance en médecine, ont trouvé des détracteurs qui non-seulement les ont rejetées, mais encore ont cherché à les ridiculiser. Contentons-nous de les plaindre de n'avoir du médecin que le nom. Pour parvenir aux applications de la science médicale, il faut non pas connaître l'homme, mais l'individu : et pour connaître l'individu, il faut savoir quelle est sa constitution, quel est son tempérament; autrement, faisant la médecine en aveugle, vous arriverez par le hasard à des résultats heureux. Si, au contraire, vous agissez d'après le raisonnement, vous parviendrez à ce but, que les autres n'ont pu atteindre.

Pour savoir si nous pouvons modifier les tempéraments, il faut les examiner successivement. Les trois tempéraments principaux sont peu modifiables. Comme ils dépendent d'un excès d'action des principes sanguin et nerveux, il devient presque impossible d'introduire dans l'économie un modificateur. En effet, comme déjà je l'ai dit, si dans le tempérament sanguin nous trouvons une disposition constante à la formation des globules rouges, comment empêcherons-nous cette disposition? Sera-ce par des moyens thérapeutiques? Mais il faudrait y avoir constamment recours. Sera-ce par une nourriture débilitante? mais elle détruirait la santé. Il en serait de même d'une mauvaise habitation, et de tous les moyens qui, agissant fortement sur l'économie, y porteraient du trouble au lieu de diminuer celui qui existe déjà. Faisant aux trois tempéraments principaux l'application de ces principes, nous trouvons qu'on ne peut que très-difficilement leur apporter des modifications, à cause de l'excès qui existe dans leur organisation. Mais lorsque déjà nous les trouvons modifiés par leur mélange entre eux, nous pouvons, par de nouveaux modificateurs, les

balancer au point de donner à la santé cet équilibre parfait que nous recherchons tous. Nous y parviendrons surtout quand nous aurons bien su apprécier le rapport qui existe entre le tempérament et la constitution.

J'ai divisé les constitutions en fortes et en faibles. Dans la première, tous les organes ont une force relative égale; dans la seconde, cette force relative n'est pas égale, il y a un ou plusieurs organes faibles. Ces deux constitutions peuvent-elles exister avec tous les tempéraments? Non: la chose est impossible, puisque nous avons des tempéraments qui supposent une activité très-grande de tous les organes, et d'autres qui supposent une inertie très-grande de tous ces mêmes organes. Ainsi, le tempérament sanguin artériel, que l'on pourrait nommer l'excès de la santé, exclut la constitution faible, et le tempérament lymphatique, qui est l'opposé du précédent, doit exclure la constitution forte. Il est impossible que ce ne soit pas ainsi. Il n'en est pas de même du tempérament nerveux. La mobilité de l'action nerveuse est telle qu'il peut se faire qu'une constitution forte ou une faible co-existe avec lui : cependant le deuxième cas sera plus rare que le premier, et en général les individus de ce tempérament ont une très-forte constitution. Quant aux variétés des tempéraments, elles peuvent offrir un grand nombre de mélanges. Cependant quelques-unes donnent nécessairement de certains résultats. Ainsi, toutes les variétés du tempérament lymphatique coïncident souvent avec de faibles constitutions; tandis que celles du tempérament sanguin et du tempérament nerveux coïncident avec de fortes constitutions. Et dans ces sous-divisions nous trouvons encore que les variétés appartenant au tempérament veineux sont souvent liées à des constitutions faibles.

ARTICLE III.

De l'idiosyncrasie.

L'idiosyncrasie est une disposition individuelle, insolite, qui détermine soit dans l'exercice de quelqu'une des fonctions, soit dans la manière d'agir des agents extérieurs, des phénomènes différents de ceux qui ont lieu chez les autres hommes dans des circonstances semblables.

Elle paraît être un effet de la sensibilité ou de l'action du système nerveux des organes destinés aux diverses fonctions.

On les distingue en héréditaires, innées et acquises. On ne doit pas rapporter à celles-ci les idiosyncrasies de la grossesse et des maladies.

Les idiosyncrasies sont trop connues, et les exemples en sont trop fréquents pour que j'en cite. Toutes les fonctions en fournissent : nous avons les idiosyncrasies des sens, de la digestion, de la mémoire, etc.

Elles diffèrent des sympathies et des antipathies en ce que celles-ci sont en quelque sorte des effets de la volonté, tandis que celles-là sont tout à fait involontaires.

L'idiosyncrasie doit être connue du médecin, afin qu'il ne prenne pas pour état maladif ce qui est un état normal, et afin qu'il n'emploie pas des médicaments que le malade ne peut pas supporter. Cependant il doit toujours avoir présent à l'esprit que certaines antipathies, résultat d'idées préconçues ou d'une mauvaise direction des idées des malades, sont données par eux comme des idiosyncrasies.

ARTICLE IV.

De l'habitude.

L'habitude est une modification que l'on apporte à l'organisation primitive en répétant continuellement la même chose.

Tous les organes peuvent être soumis aux effets de l'habitude, et comme cette modification devient un besoin tellement impérieux, que sa privation influe sur la santé générale, il faut prendre garde de laisser contracter des habitudes. Nous sommes déjà assez obligés de nous en donner sans en aller chercher encore qui soient inutiles. Il y a certaines habitudes que nous sommes forcés de prendre, et l'on ne peut que s'étonner de lire dans Celse qu'il ne faut pas se donner d'habitudes. En effet, la bonne santé est basée sur une régularité de la vie, qui devient plus tard des habitudes. Les organes, fonctionnant toujours aux mêmes heures, ne sont pas étonnés du travail qu'on leur demande. SUFFISAMMENT REPOSÉS, ils sont toujours prêts à agir. J'ai dit plus haut combien la régularité était avantageuse dans les collèges pour la santé des enfants. Lorsque, rentrés dans leurs familles, ils perdent cette ré-

gularité qui était devenue une habitude, ils perdent aussi cette belle santé qu'elle leur avait donnée.

Dans l'enfance et la jeunesse, le corps, qui est dans sa période d'accroissement, ne prend pas encore d'habitudes dont l'abandon puisse devenir fâcheux plus tard; mais dans l'âge adulte, la régularité que l'homme est obligé d'apporter à ses travaux et à ses délassements lui fait contracter des habitudes dont il a peine ensuite à se débarrasser, et dont la cessation peut donner lieu à des maladies graves. Il ne faut pas exagérer l'influence de l'habitude; mais il ne faut pas la nier et la rejeter complètement. Plus utile encore en hygiène qu'en thérapeutique, elle mérite toute l'attention du médecin: il doit s'informer des habitudes que peut avoir le malade; il doit s'y soumettre si elles ne sont pas nuisibles à l'état actuel de santé; il doit, si elles sont contraires, engager le malade à les changer et surtout insister sur ce changement, car il ne doit pas s'en laisser imposer par cette opinion commune, qu'on ne peut sans inconvénient changer une habitude. Si les habitudes hygiéniques doivent être respectées, les habitudes d'agrément peuvent être tout à fait rejetées.

Mais c'est surtout aux époques critiques de la vie, que les habitudes méritent notre attention. La révolution qui se fait alors dans notre organisation exige que nous ne modifions pas notre manière d'être ordinaire. Celle que nous avons contractée pendant la durée stationnaire de l'âge adulte a une telle influence sur l'économie, qu'il est à craindre qu'en changeant les habitudes, qu'en prenant, pour ainsi dire, une nouvelle vie, nous ne compromettons l'existence. L'hygiène veut donc que dans ces moments dangereux nous fassions une grande attention aux habitudes, soit pour les conserver, soit pour les modifier très-modérément.